

Les Perles, ou les Larmes de la sainte Magdeleine, avec quelques rymes saintes dédiées à
Madame la comtesse de Carces, par César de Nostradame, gentilhomme provençal
Publication : Tolose : impr. des Colomiez, 1606
Description matérielle : In-12, 55 p.
Notice nfi : FRBNF31025983
BENAZRA Pag. 166

11553.

B.L.

Ent. Danyou - 15743 -

LES PERLES, OV
LES LARMES
DE LA MAGDELEINE.

*Avec quelques Rymes saintes, dédiées à
Madame la Contesse de Carces.*

Par Cesar de Nostradame, Gentil-homme
Prouençal.



A AIX.

Par JEAN THOLOSAN Imprimeur ordinaire
du Roy, & de ladicte ville. Et se vendent à la montée
de la grand salle du Palais.

1601.



A TRES-ILLUSTRE,
HAUTE, PV7SSANTE,
ET TRES-VERTVEUSE DAME
ELLIONOR DE MONT-PEZAT,
CONTESSSE-DE CARCÈS.



ADAME,
Les Perles & les larmes
ont vne tāt estroite Sym-
pathie & ressemblance,
qu'elles sont conçues &
sont escluses de seulle
rosee & de seuelles gouttes, les vnes estants
filles du Ciel & de l'Aurore, & les autres
du cœur & de l'œil. Si bien que ceux qui
ont quelque galante praticque avec la di-
uine & muette Poésie, communement ap-
pellee peinture (du don de laquelle ie rends
infinies graces à la nature) sçauent fort bien
qu'un mesme passe-bleu, mesme trait, mes-
me enfondrement, mesme faux-iour, &
mesme esclat s'y doit appliquer. Mais en-

4
cor outre celle plaisante & gracieuse con-
formité de parentage, le prix des vnes est si
excellent, & celluy des autres monte si
haut, qu'il n'y a diamant de si belle eau, si
net, ny si riche de biseau, qui se trouue pa-
rangonable à la merueille d'une belle, clere
& rōde Perle: ny chose tāt ferme, solide, ra-
re, ou precieuse que les douces & pures lar-
mes ne puissent amolir, ployer cōquerir, &
payer. Armes à la verité gracieusemēt bien
conuenables aux belles grandes & chastes
Dames, & familiares aux braues, genereux
courage. Puisque la chaste Venus se pare
ordinairement des vnes, & l'honneste A-
mour s'abreuue des autres. Aussi ont elles
vn rare pouuoir d'augmenter nō seulemēt
la beauté naturelle, & d'adoucir la fierté du
cœurroux & des armes: mais encor de dō-
ner du plaisir au ciel, de l'ornemēt en la ter-
re, de la richesse en la mer, de la gloire à l'O-
rient, & du profit à l'Inde, & qui plus est de
porter des merueilles aux yeux, & faire des
miracles aux cœurs. L'Egipte à singuliere-
ment recommandé les vnes, & la Palestine

les autres, ou la belle amoureuse Cleopatre
 & la chaste amante Magdeleine ont en vn
 mesme siecle emporté le prix & la victoire,
 Rome les pris tant qu'elle estimastes oreil-
 les de la Venus de son admirable Pantheon
 dignes de ces perles, & honora les larmes
 des amys & des personnages illustres de la-
 chrimaux ou fiolettes d'un verre de cou-
 leur d'opale tant excellent, que l'art n'en a
 iamais esté trouué depuis. Mais Dieu les a
 eües rât agreables & precieuses qu'il a bien
 fait plouuoir des campagnes du ciel la Per-
 leuse mãne, & des yeux des rochers les lar-
 moyantes fontaines, durant presque demy-
 siecle aux plus inhabitables deserts. C'est
 donc assez à propos laissant ce qui s'en peut
 dire que ie produy des perles & des larmes
 en ce sainct temps d'amour & de reforma-
 tion, ou les blanches perles de l'oraison &
 de la pureté & les douces larmes du ieusne
 & du repentir doiuent excellemmēt reluy-
 re. Mais c'est bien avec aussi bon tiltre que
 ie les dedie à vous, qui estes vne perle de
 vertus de graces & de courtoisie, & qui par

9
voz saintes & deuotes larmes auez impetré des gouttes de voz yeux la rosée du ciel, & le doux recouurement de vostre chere & premierē perte. Non autrement que ceste chaste & angelique Dame merita de retrouver par les siennes la presence de son amāt, de son seigneur & de son Dieu, & de voir conuertir ses coulantes larmes en perles & Marguerites, ainsi que premierement elle auoit changé sur ses pieds sacrés ses precieuses perles en larmes. Car cōme les larmes qui pleuuent du ciel en la mer d'Inde se changent en perles qui enrichissent l'Orient du bas vniuers. Tout de mesme les larmes qui montent de ceste basse terre en la haute mer de graces, se changent en perles qui brodent le ciel & l'orient de la diuine Majesté. Or d'un si grand amas i'ay fait & composé ce cordon de sept ou huit cents toutes de nombre & deslites, que mes cheres Graces vous ont voulu particulieremēt consacrer: tant pour ce haut rang que vous tenez entre les perles d'honneur & de ceste Prouence, que pour celuy que vostre

7
tres-illustre & tres-heroique maison pos-
sede de toute antiquité en ce Royaume.
Vous y verres Madame tous les traits plus
delicats de peinture que la nature & l'art
m'ont desparty. Tous les mouuemens &
les fursauts que l'amour & la passion m'ont
fait mettre en œuure, & tous les plus beaux
secrets que Phoebus & les muses m'ont re-
uelez. Aussi est-ce vn petit tableau tout
d'or & d'azur d'outre mer, avec son quadre
de perles que ie vous presente de leur part:
non pour croire tant de dōner en mon pre-
sent, comme de receuoir en vostre accepta-
tion: d'autant que l'honneur que vous me
ferez de le prendre & de l'auoüer, sera seul
capable de me surhausser en quelque soli-
de & bonne opinion de ma suffisance. Que
la ou il aduiendroit autrement, i'auray en-
cor dequoy me glorifier en ceste gauche
fortune, & d'ē tirer les preceptes & la scien-
ce impreciable de me cognoistre: Estimant
que ce que vostre diuin esprit loue & re-
çoit est tres-excellēt & tres-louable, & que
ce qu'il n'appreuue ou reiette est fade def-

8
fectueux, & manque de subiect de loüange.
Mais pourtant qu'il semble que ie passe &
me deuoye par dessus les loix de la façõ de-
crire des ames delicates d'aujourd'huy qui
n'ont qu'un goust & qu'un palais, ie pren-
dray port & cloreray ma lettre, par ceste
humble & deuote priere que ie fay à Dieu,
au ciel & aux Anges, & à ceste belle & sain-
te Dame de vouloir changer & conuertir
toutes voz larmes en perles qui consolent
vostre cœur & resiouissēt voz yeux iusques
à la course d'un siecle, durant lequel ie me
reconoistray

Madame
Vostre seruiteur tres-humble & tres-obligé
A salloñ ce xviii Mars 1601.

CESAR DE NOSTRADAME.

ANAGRAMME.

**ELLIONOR DE MON-PESAT
PERLE D'ELITE A SON NOM**

Pour voir à qui des karités

Commeñent ces Marguerites:

Vous ne trouuerez sinon

PERLE D'ELITE A SON NOM.

LES PERLES, OV
LES LARMES
DE LA MAGDELEINE.

Dediees à Madame la Contesse de Carces,
par Cesar de Nostradame Gentil-
homme Prouençal.



*E vous consacre ô belle Ellio-
nore,
Chaste Contesse, & que Pro-
uence honore,
Dans ce tableau d'azur, de
perle & d'or:*

Non les amours d'Angelique & Medor:

*Mais les regrets, les larmes & la plainte
D'une Angelique & plus belle & plus sainte,
Qui de ses pleurs arrosa le tombeau*

D'un saint Medor, plus celeste & plus beau.

*Vous y verrez que des gouttes qui cheurent
Sur le saint bort les perles se conceurent,
Qu'on peche à l'Inde: & que les autres pleurs
A raix d'argent se blanchirent en fleurs.*

Puis y verrez comme les douces larmes

Qu'elle employa firent baisser les armes
 A son amant: & comm'en fin ses yeux
 Par un grand roc la monterent aux cieux.

Pouuoý-ie mieux consacrer cest image:
 Qu'a voz autels: ou rendre cest hommage
 A plus belle ame: emperlez donc mes vers
 PERLE D'ESLITE, & fleur de l'vniuers.

Après lassaut, & les combats funebres,
 Ou le fier prince & l'Ange des tenebres
 Par CHRIST armé de son vermeil escu,
 Fut en duel honteusement vaincu.

Au liét Royal, contre la sepulture,
 Ou ce Medor ce beau Dieu de nature
 Pasle & sanglant las & mort fut posé
 Après qu'il eust ses armes depose.

Donnant aux vents sa tresse nonchalante
 Son Angelique exploree & dolente
 Panchoit son corps de tristesse entayé
 Au droit genouil le bras droit appuyé,
 Dedans sa main que maint Opale arrose
 Portoit couché son visage de rose,
 Ou les desborts assemblez de ses yeux
 Faisoient un lac de cristal precieux:
 Qui se fendant en cent petites sources

Le long du bras tomboit à lentes cources,
 Puis à bouillons argentins s'esoulant
 Alloit sur l'herbe en perlettes roulant,
 Pour s'aller ioincre & se mesler encore
 D'un moite pas aux perles que l'Aurore
 Fondant en plainte & distilant en pleurs
 Auoit greslé sur la robe des fleurs.

La gauche main delicatement blanche
 Ioincte à son bras qui sort nud de la manche
 Plus blanc que neige avec ses doigts polis,
 Qui font ternir l'excellence du lys,
 Lasse & sans poulx s'alloit mollete & tendre
 En s'allongeant sur l'autre cuisse estendre,
 Qui descourant son pied blanc & charnu
 Laissoit le dextre au genouil retenu;
 Si que le ply delicat de sa robe
 A l'œil subtil, vn seul trait ne derole,
 Tant iustement on discerne au trauers
 Du crespé d'or; tous les musiles diuers,
 Ou l'or du poil qui viuement blondoye
 Sans brust aucun, comme flammes ondoye
 Non autrement qu'en banasse on peut voir
 L'eau de la mer sous Fauon s'esmouuoir.
 En cest estat ainsi triste & posée

De tous costez de ses pleurs arrosée,
 Aux drus soupirs ne donnant nul repos,
 Contre la tombe ell' a dict ses propos.

Vague maison, sepulture deserte,
 Veufue relique image de ma perte,
 Triste sejour, liét vuide & desolé
 Dont les passans l'ornement ont tollé,
 Throsne sans Roy, trophée sans despouille,
 Coffre sans or, ou vainement ie fouille,
 Torche sans feu, mais phare sans flambeau,
 Vrne sans tiltre, & sans gloire tumbeau,
 Nef sans nocher aux rocs precipitee,
 Mur sans portail: cité des-habitee,
 Qui t'a pillé? las dy moy par faueur
 Qu'est deuenue mon CHRIST & mon Sauueur.

Emprunte vne ame, ou bien forme de grace
 Vne voix d'air triste plaintiue & basse
 Pour m'enseigner & me dire comment
 Ie trouueray mon plus fidelle amant.

Est-il possible ô sourde sepulture
 Que ce I E S V S, ce grand Dieu de nature,
 Qui de sa voix infinie en pouuoir
 Crea d'un clein tout ce que l'œil peut voir:
 Qui fit des cieux l'excellence premiere,

Et les esprits d'horreur & de lumiere,
 En suspendant les fondemens des eaux
 De pur cristal ; sur le ciel des oyseaux:
 Qui separa l'Element & le Pole,
 Et qui fonda d'une seule parole
 De ce grand tout les gonds & le dessein,
 Aye trois iours reposé dans ton sein?
 Que telle source en vertu ruiselante
 Ne t'ayt donné quelque grace excellente:
 Et que ce corps de tant de dons vestu
 Ne t'ayt laissé l'odeur de sa vertu?

Puis que c'est chose ordinaire & possible
 Que le rocher & la pierre insensible
 Du mont Ida, que l'on appelle Aymant
 Tire le fer: & donne à son amant
 Ceste vertu qu'il tire & qu'il imite
 De fer en fer comme la Calamite:
 Si que le fer à l'autre fer vny
 Comme l'aymant le tire à l'infy.
 Respons moy ? donc o couche precieuse?
 Ne me tient plus, hé sois moy gracieuse
 Responds i'oy tost, & me dis par faueur
 Qu'est deuenu mon unique Sauueur.

Quand ce Seigneur pres de son point funebre

Fit ce banquet solennel & celebre,
 Ce soupper triste, & ce dernier festin,
 Ou de son traistre il chanta le destin:
 Ne sçais tu pas qu'en sa sainte poitrine
 L'apostre aymé puisa ceste doctrine
 Qu'esprit humain n'auroit oncq'entendu
 S'il eut plus haut sa volee estendu.

Las on lit bien dans les antiques tables
 De ces vieux Grecs & leurs mistiques fables
 Que de lauriers les Dieux ont appelé,
 Et qu'autresfois les fleuves ont parlé,
 Et qu'en Dodone antique mur d'Epire
 Qui iadis fut des Moësses l'Empire,
 Un chaisne vieux en vn temple adoré
 Rendoit responce à genoux imploré:
 Et plus encor pas estrange miracle,
 Que les valets qui seruoient à l'oracle
 Pour s'approcher seulement de l'autel
 Auoyent le don de presage immortel.
 En la contree ou le Nil se desbonde,
 Ou fut sa mere errante & vagabonde
 Durant sept ans. Ce bœuf noir cest Apis
 Qu'on surnommoit autrement Serapis,
 Monstroit il pas mainte chose future
 Luy presentant le foin & la pastuoe

Qu'il refusoit, ou qu'il prenoit aussi,
 Parlant par signe, & respondant ainsi:
 Bref l'Apollo le grand idole antique
 Qui fut en Delpha, & le dragon Pytique
 Le vieil serpent: L'Antre Boeotien
 Tout à parlè, iusqu'au loup Lycien.

Respond moy donc o tumba inexorable,
 Ne sois plus sourde; be soy moy favorable.
 Parle de grace, & dy tant seulement
 Qui t'a rauy mon plus fidelle amant.

Quoy les demons aurent à leurs ecoles
 Si bien appris de parler aux idoles:
 Bien que leur forme & dedans & dehors
 Ne fut que pierre & qu'insensible corps.
 Quoy les metaux les rochers & les marbres
 Les loups, les bœufs, les dragons & les arbres
 Aurent la voix & la parole pris
 Par la vertu des rebelles esprits.
 Et mon Seigneur qui de sa voix seconde
 Fit en vn clein les esprits & le monde,
 Et qui d'un clein s'il vouloit pourroit bien
 Les rendre encor à son antique rien,
 Qui du seul ton de sa voix eslancee,
 Mais du seul air de sa seule pensee

A secouru le malade oppresse,
 Et le boiteux promptement redresse:
 Au sourd muet de fermé les oreilles
 Rendu sa langue: & fait voir ses merueilles
 A l'homme auueugle: en eau change le vin.
 Et par vn art excellent & diuin,
 Contre tout ordre & tout cours de nature
 Tire le mort vif d'une sepulture:
 De sept esprits ce mien corps nettoyé
 Ne t'aura pas ceste grace oütroyé
 Si seulement la frange de sa robe
 Tant de puissance & tant de vertu robe,
 Qu'elle peut bien par vn simple toucher
 Le flux de sang d'une femme estancher:
 Et si la terre infertile & sechee
 Que ses saints pieds seulement ont lechee
 A fait sortir mille cresspes diuers
 Qui n'ont iamais redoutté les hyuers.
 Dois tu pas mieux & par meilleur exemple,
 Ayant seruy de saint liét & de temple
 A ce saint corps l'espace de trois iours
 O sainte couche animer le discours,
 Et m'enseigner avec peu de parolles
 Encore mieux que tous ces vieux idoles

Des temples Grecs, & plus fidèlement
Qui m'a raui mon plus fidelle amant.

Que doncques plus tant en vain ie ne crie,
Respond moy donc, hé dy moy ie te prie,
Dy moy de grace, hé dy moy par faueur
Qu'est deuenu mon vnique Sauueur.

C'est vn grand cas que ceste angoisse forte
Tant hors de soy, la rauisse & l'emporte,
Qu'ell'en soit docte & parmy ces regrets
Elle s'esgare aux mistères des Grecs:

Qu'il semble à voir aux discours qu'elle touche,
Que quelque esprit prononce de sa bouche
Tant de beaux mots: & qu'un cas si nouueau
N'est point l'enfant d'un si foible cerueau.

Mais ce n'est pas chose à croire impossible,
Puis qu'à l'amour rien n'est inaccessible:
Et que ce Dieu sous tels esclancements
Fournit assez de matiere aux amants.

Aux sourds, muets la grace il communieque
Du beau parler, voire de la musique,
Rend le couard magnanime & vaillant,
Le lasche prompt: l'endormy surueillant,
L'arrogant humble, & l'indiscret honnestes,
L'imprudent caut, & l'indocte poete,

Sage le fol, & faisant l'homme vn Dieu
Quand il est chaste, & decoche en bon lieu.

Respond moy donc (dict-elle) & me sçais dire.

Qu'est deuenue le bien que ie desire,

Dis qu'il a pris, & si ce sont voleurs

Qui m'ont tramé ces ameres douleurs:

Conte le moy, & m'enseigne la voye

Qu'ils vont tenants, afin que ie le voye,

S'il est en vie, ou si ses ennemys

Encor vn coup contre luy se sont mis:

Dyle de grace, helas rend obligee

A ce besoin ceste pauvre affligee!

Qui fonde en pleurs, & qui va reclamant

Son Dieu, son maistre, & son fidell' amant.

Mais tout est sourd à mes complaints vaines:

Rien ne respond que ces roches prochaines,

Sur qui mon œil contemple & void dressé

Le grand trophée ou son corps fut percé

Qui tout sanglant, & tout moite de larmes

Distille encor sous ses vermeilles armes

Iusques à terre, ou ce grand rouge estang

Glace les fleurs d'une laque de sang.

De tous costez mes humides prunelles

Pleurent des eaux de tristesse eternelles:

De toutes parts mes regards sont tournez;
 D'espoir aucun mes cris ne sont bornez;
 Ma voix s'escarte errante & vagabonde
 Apres le dueil que mon ame desbonde:
 Cris, pleurs & voix avec mon cœur errant,
 Se vont confondre en vn mesme torrent:
 Et ce pendant aucun ne me console,
 Rien ne respond à ma triste parolle,
 Tout est muet : rien que ces antres cois
 Ne font responce aux accens de ma voix.
 L'air refrappé des coups & des atteintes
 De mes regrets remurmure mes plaintes:
 Redit mes cris : mais il donne mes vœux
 Aux vents legers, ainsi que mes cheueux.
 Dites donc venus si quelque amour vous touche
 Plus doucement que ceste sourde couche,
 De courtoisie, & dites seulement
 Qu'est deuenu mon plus fidelle amant.
 O comm' alors ce vif & petit monde
 Souffre en son tout, quand cest amour desbonde
 Ses torrens d'or: tant ceste passion
 Vapar dessus tout autre affection:
 L'effort du mal la tient si bien saisie,
 Qu'elle ne croit dedans sa fantaisie

Que cest amour, au cœur que ce desir:
 Qu'à tous les sens cest vniue plaiser:
 Tout est bandé sous l'arc de ses merueilles,
 A ses propos, & sa voix, ses oreilles:
 Son nez à l'ambre: à ses yeux sa beauté
 Aux pieds sa bouche, au palais sa bonté.

A tout cela qu'esmeutes & que guerres:
 Que plains, que pleurs, sanglots, souspirs tonnerres
 Ces vœux & feux: A la langue sinon
 Ceste soif seule, & les mots de son nom
 La tombe & dort d'angoisse trauaillee:
 Puis tout à coup en sursaut esueillée
 Se dresse en pieds, & parmy ses combas
 Pour le chercher elle aduance le pas:
 Sa tresse au vent, abandonne ses ondes,
 Qu'il frise & nouë en mille vagues blondes:
 Sa robe claque, ou Zephir courroussé,
 Gronde agitant maint reply retroussé;
 Puis court l'endroit que le desir luy monstre:
 Arreste ceux qu'elle treuve & rencontre:
 Et d'une voix d'amour & de pitié
 Qui part d'un cœur fendu par la moitié:
 En contemplant (tant l'amour la transporte)
 De routes pars si quelqu'un d'eux l'emporte:

Croise ses mains & leur dit tristement
S'ils ont point veu son plus fidelle amant.

Après suyuant la douleur qui la guide
A trauers champs, sans secours d'autre guide
Que de son mal: Alors qu'elle est si pres
De quelque Cedre, ou de quelque Cipres,
Que son transport veut bien qu'elle les voye
Elle sarreste & cent regrets desploye
Aces longs corps iusqu'au ciel releuans,
Sans langue & voix, qui ne parlent qu'aux vens:
Arbres (dit-elle) heureux qui tenez l'estre
De mon I E S V S mon Sauueur & mon Maistre:
Et qui touchez d'une iuste douleur,
Auez ietté mainte plainte & maint pleur
Quand il est mort: dites race annoblie
De son trophée: helas ie vous supplie
Parlez à moy, dites moy par faueur
Qu'est deuenu mon unique Sauueur?
Puis les quittant court sur quelque montagne,
Pour contempler au bas de la campagne:
Loing estendant ses yeux & ses regards
Au Nort à l'Austre, & de toutes les parts.

Au moindre bruit d'une feuille qui tremble
Elle se tourne & s'arreste & luy semble

Que c'est quelqu'un qui la vient aduertir
 Comme I E S V S ne faict que de partir
 De telle part: Mais ne voyant personne
 Qui luy responde, elle tremble & frissonne,
 Semonde les airs, implore les oyseaux,
 Les rocs, les vents, les fleuves & les eaux,
 L'herbe, les fleurs: puis regarde & soupire,
 Lamante, plaint, s'auance se retire,
 Courbe la teste, & cherche fixement
 S'elle verra paroistre son amant.

Mais aussi tost à son penser retumbe
 De recourir encores à la tombe,
 Ou se rendant plus vifte & plus soudain
 Qu'un vifte Cerf, ou bien qu'un ieune Dain:
 Qui plein d'amour & d'ardeur vehemente
 Estant en rut court apres son amante:
 Battant du pied, & sa course irritant
 Contre les troncs qu'il vont arrestant.
 Elle regarde & contemple & reuire
 La vuide couche, & se tourne & se vire
 De toutes pars, va recule reuiet,
 Et comme un tronc immobile devient:
 Oré un rayon despoir feintement ioue
 D'un feu vermeil sur le ciel de sa ioue:

Ore de crainte vn grand sousspir tirant:
 Le sang luy glace, & se va retirant:
 Ore cuidant qu'elle estoit esblouye,
 Ore mettant la faute sur l'ouye,
 Crie à la tumba & la va resommant
 De luy conter ou pose son amant.

De ce combat si diuers agitee,
 Contre la pierre elle pasme ietee:
 Pert ses esprits son visage couché
 Semblant vn lys que la gresle à touché:
 Sa belle bouche entr'ouuerte & ia pasle
 Montre en ses arcs sa closture d'opale:
 Et ses beaux yeux seulement demy-clos
 Vont tarissant leurs courants & leurs flots:
 Mais de son front blesme & froit goutte a goutte.
 Vne sueur en perlettes degoutte,
 Qui va du col de cristal ruissselant
 Au sein de neige encor tout pantelant.

Bien tost apres tremblante humide & blesme
 Elle s'esueille & reuiert à soy-mesme:
 Ouure les yeux & tire vn long sousspir
 Du fond du cœur pour se desassoupir:
 Puis se tournant pensiue & taciturne,
 Assise encor deuers ceste sainte vrne,

24
La regardant luy dit piteusement
Helas dy moy qui m'a pris mon amant.

Lors d'une main à grand travail haussée,
Prenant le bort & s'estant aduancée
Pour regarder bien auant dans le creux
S'elle verra son fidelle amoureux.
Elle apperçoit du bort de cest extase
Deux petits Dieux aux deux bords du saint vase,
Au front d'albatre, & de cristal luyfant,
L'un a la teste & l'autre aux pieds gisant:
Leur poil est fait d'une tramblante mousse,
Qui doucement serpentelle & tremousse
Sous la douce aure, ou les fauons encor
Font ondoyer cent petits fleurons d'or
A teint de lait vne beffone roze
Vierge vermeille & tranquille se pose,
La bouchellette à l'œil se mariant,
Ouvre les raix d'un petit oriant:
Leur petit nez d'un vent de musc & d'ambre
Embasme encor ceste royalle chambre,
Que le saint corps du Sauueur inhumé
Auoit desia saintement parfumé.
Dessus leur dos deux aissettes mollettes,
En estandant leurs plumettes follettes,

D'or & d'azur & de pourpre vermeil,
 Font un tresor à l'Iris tout pareil:
 Leur vestement par mesme priuilege
 Se voit plus blanc mille fois que la neige;
 Et que les flots de coton que le vent
 Meut & secoue aux arbres du leuant:
 Mais leurs beaux yeux d'estincelles esclatent,
 Qui font trembler, qui font peur & qui flatent
 Par des regards plus flamboyans & clers
 Qu'aux iours d'esté ne flambent les esclers.

Consolez vous, arrestez ces allarmes
 Belle Marie, & ces fleuues de larmes;
 Cessez voz pleurs, appaisez voz regrets,
 Reprenez cœur vostre secours est pres,
 Ces beaux amours meus des pleurs & du zeile,
 De ceste belle & sainte Damoiselle
 Qui porte vn front de langueur reuestu,
 Luy vont disant femme que pleure tu ?
 A qui soudaine impatiente & lasse,
 D'un sort tremblant, d'une parolle casse
 Elle respond: quoy l'auriez vous treuue
 Pource qu'on m'a mon seigneur enleue,
 Mon Dieu: mon Roy, mon I E S V S & mō maistre,
 Et si ne scay quelle part il peut estre:

De tous costez mes pieds ont tournoyé:
 Desia mes yeux mon visage ont noyé:
 Le cœur me fend, & mon ame n'enuie
 Que de quitter ceste fascheuse vie:
 Tout m'importune, & r'engrege mon dueil,
 Rien que l'ESVS ne scait plaire à mon œil.

Parmy ces pleurs chacune gouttellette,
 Qu'elle resspand se transforme en perlette,
 Deuiant vn corps clair, rond, plaisant & beau.
 Au seul toucher seulement du tumbeau
 Le bort tressainct, d'une si sainte chose
 Change cest'eau & la met amorphose
 Au mesme instant qu'elle tombe des yeux
 En blancs cailloux, petits & precieux.
 Phœbus qui point, & l'aube colombine,
 Qui pas a pas, de fleur en fleur chemine
 Dedans des chars d'argent de roze & d'or
 Vont recueillant cest unique tresor:
 Puis vont fondant ces pierrettes sacrees
 Aux bords Indoïs, ou les Nymphes nacrees
 En les humanz les serrèrent soudain
 Dans leur escaille, & dans leur petit sein.
 Si que depuis les Indoïses karites
 Ont conserué ces perles Margueritess

Pour les grands Roys, qui sen sont couronnez,
 A diademe & sceptre fleuronnez,
 Si que despuis la belle Dame en pare
 Poil, col, oreille, & le marchant auare,
 Pasle de gain, les pesche & va triant
 Des mers d'Escosse: aux isles d'Oriant.

Ces autres flots, ceste gresle menue
 Qui degouttant de ceste mesme nue
 Tumble à tes pieds, & tous ces autres pleurs
 A raux d'argent se blanchirent en fleurs:
 Que les zephirs à l'enny de l'Aurore,
 Et les amours vont porter à leur Flore
 Pour en broder la peluche des prés,
 Qui depuis lors s'en sont vens diaprés:
 Pendant qu'à bors ces larmes gracieuses
 Roulent en corps de Perles precieuses
 Dans l'urne sainte: on bien se vont changeant
 Dessus l'herbage à fleurettes d'argent.
 Pour soulager le fen qui la trauaille,
 Tirant un vent bien long de son entraille
 Tournant arriere & retirant son pas
 Voit son I E S V S, & ne le cognoit pas,
 Qui la voit bien & se cache & se ioue,
 Portant ses mains au manche d'une houe,

Courant son dos & son chef saint & beau
 D'un mantelin & d'un petit chapeau:
 Qui prend plaisir à voir sa contenance,
 Et qui chérit beaucoup la souuenance
 Qu'elle a de luy, & qui tient à faueur
 Qu'après sa mort elle ayme son Sauueur.

Doncq' est-il vray belle & chaste Marie
 De qui le flanc & la bouche ne crie
 Que plains, souffirs, que sanglots & que vœux
 Que bruit, que vents, que tempestes que jeux
 De qui l'œil triste en maint deluge baigne
 Les tristes fleurs de la triste campagne:
 Que cest amour vous trouble tellement
 De ne voir pas à ce coup vostre amant.

Où sont voz yeux, où court vostre pensée,
 Où fuit vostre ame en sursaut eslancée,
 Et vostre esprit où s'ennole distraict,
 Où sont voz sens: ce n'est pas un pourtraict
 Ny vain fantosme, ouy c'est celuy mesme
 Que vous cherchez ainsi pleurante & blesme:
 Vostre IESVS: le voyla tout à point
 C'est vostre amant: mais elle n'y voit point
 Sa passion est si bien desreglée
 Qu'elle a des yeux, mais elle est auenglée:
 Et bien qu'il soit planté contre ses pas

Elle le voit, & si ne le voit pas:
 Car son amant qui la guette & l'advisé
 En l'ardinier à plaisir se desguise,
 La fait languir pour luy faire preuuer
 Plus doux le fruit qu'elle cherche à treuuer.

C'est le vray trait d'une personne aymée,
 D'un chaste feu chaste ment allumée,
 D'un feint oubly quelquefois se cacher,
 Mesmes a l'œil qu'elle estime plus cher.

Vn peu de feinte, vn peu d'ombre & d'absence
 Esmeut le sens, ouure la cognoissance,
 Touche le cœur, accroist l'affection
 Monstrant le beau dans sa perfection:
 Si bien qu'après ce trouble & ce nnage
 Coustant plus cher on l'ayme d'auantage,
 A plus de grace & s'oposant aux yeux
 Couure les maux d'un oubly gracieux.

CHRIST fait de mesme, & dit à son Amante
 D'ou vient le dueil, qui si fort la tourmente,
 Dit & redit, comme la regrettant
 Que cherches tu, de quoy plores tu tant?
 Qui va la chantant la bonde aux deux riuieres
 De tes beaux yeux, si bruyantes & fieres?
 Qui meut ces eaux, qui cause ces desbors?

Qui vont noyant ce sepulchre & ses borse

Las si tu l'as (dit Seigneur) luy dit-elle

Ma seconde ame & mon amant fidelle,

Oste moy tost de langueur & d'esmoy,

Si tu l'as pris, si tu l'as di le moy:

Si tu l'as pris dans ceste tombe neuue

Las di le moy, afin que ie le treuve

Qu'en as tu fait: di le moy seulement

Ou tu l'as mis mon plus fidelle amant.

Voyez un peu quel bel art elle applique,

Combien de fois elle dit & replique

Si tu l'as veu, tu l'as pris, si tu l'as,

D'un estomac tout pantois & tout las:

Comme l'ouye aussi bien que la veue

Est vague errante, & de sens despourueue,

N'entendant pas que c'est à ceste fois

Son cher amant, son I E S V S, & sa voix:

Comme l'esprit qui se bande & se tire

Avec les sens droit au cœur se retire:

Comme ce fen trop aspre & trop espais

Trouble l'organe & desbauche sa paix.

Mais ce pendant qu'elle tremble & varie

I E S V S redouble & l'appelle Marie:

Ce fut alors que ceste voix l'outra,

Et que ce mot dans son cœur penetra,
 Que son cœur s'ouure, & son sang se dilatte,
 Monte en sa ioue vn pourpre d'escarlatta
 Bruslant & vis, & que presqu'espamant
 Elle cogneut la voix de son amant.

Ne plus ne moins qu'on voit vne bell'ame
 Qu'un desir chaste & vertueux enflamme
 Sous vne voix d'amour & de desdain
 Changer d'assiette & tressaillir soudain,
 Voire approchant de l'huis & de la porte
 De ce qu'elle ayme, estre pensue & morte,
 Rougir, paiser, fondre de ioye en dueil
 Si seulement son pied touche le seuil.

O qu'elle est ayse ayant treuue sa ioye,
 O qu'elle feste ô que de pleurs de ioye
 Elle respand, alors ses tristes flus
 De sa douleur, ne vont ne viennent plus
 Elle l'œillade, & l'admire, & l'adore,
 Le voit des yeux, & des yeux le deuore:
 Baisse la veue & ne peut voir l'esclair
 Que son œil rend si luyfant & si clair,
 Et l'adorant à terre agenouillee
 Sa belle main de son bras despouillee
 En s'allongeant tasche de l'approcher,

Mais son Seigneur ne se laisse toucher;
 Ains de son doit qui toute chose auiue
 Touchant son front y fait la marque viue
 Qu'on voit encor, que ny l'age passé,
 Ny mort, ny vers n'ont iamais effacé.

Ce fut alors qu'elle fut arrousee
 Loin de ses pleurs, mais bien d'une rosee
 Qui goutte à goutte en perles distilant
 Dedans son cœur, le rendit tout bruslant;
 Ce fut alors qu'elle tendit l'oreille
 A ceste bouche en grace n'ompareille,
 Qui retenoit au fil de ses deuis
 Tous ses esprits suspendus & ravis:
 Il contoit bien de plus mistiques fables
 Que ces vieux Grecs, ses parolles affables
 Estoiert courans d'ambrosie & de miel:
 C'estoiert rayons de lumiere & de ciel
 Doux rauissant remplis d'une harmonie
 Et d'une odeur doucement infinie
 Qui tiroit l'ame & fondoit tous ses sens
 Dedans les cœurs des celestes accens.

Pensons un peu de quelle viue flamme,
 De quel amour elle brusloit en l'ame:
 Et quel desir agitoit sa raison

33

De la chasser bien tost de sa prison
Pensons vn peu comm' elle estoit ranie
De voir ainsi la Fontaine de vie
Si doucement distiler en son cœur
Vne si sainte & suauë liqueur.
Et comm' alors elle estoit attentive
A recueillir cest' eau coulante & viue,
Et contempler le visage si beau
De ce beau corps, reuenu du tombeau.

Autant de traits que decoche sa face,
Luy sont autant de traits d'or & de grace:
Chasque rayon chascun de ses regards
Luy vont autant de brandons & de dars.

La son amant ne tenoit plus voylée
Ny sa beauté, ny sa face estoilée,
La son poil d'or, & de celeste lin
Flottoit party d'un ruisseau cristalin,
Montant du front, la ses ondes meslées
Couroient à bons sur l'espaule annelée,
Que la nature & le ciel admiroit,
Ou le ciel mesme estonné se miroit.
La de son œil l'esclatante pruelle
Faisoit briller quelque chose plus belle
Que feu, qu'esclair, qu'estoile, que Soleil.

Qui sort des eaux au point de son resueil.
 Ce n'est œillet, ny rubis que sa bouche,
 Car art aucun de peinture ne touche
 A ces beaux Arcs d'où coulerent iadis,
 Et vont coulant les eaux de Paradis.

Et bien qu'a peindre vne petite image
 Toute la France à ma main doive hommage:
 Et que mes traits hardis subtils & flous
 Facent Apelle & Tymanthe jaloux:
 Mon pinceau d'or qui sur sa main se ioue,
 Reste confus, aussi bien qu'a sa ioue.
 Et qu'à son teint de pur laiçt, & de sang
 Qu'on voit meslé de vermeil & de blanc:
 Ny mon blanc d'œuf, ou mon blanc de Venise:
 Ma laque d'Inde, ou de Florence exquise:
 Mon azur d'Acre, & mon bleu d'outre-mer
 Peuvent son iour, ny son ombre animer.

La mon art cede, & la ma main s'arreste.
 La ceste amante attentive & muette
 Tumbe en extase, & voit des yeux son Dieu
 Qui comme esclair dispaçoit de ce lieu.

IESVS se part: Magdelaine s'enuole
 Battant des mains, porter ceste parole
 A ses Amys, enclos en la Cité

Qu'elle l'a veu, qu'il est resuscité:
 Rien plus ne dit, panthelante eschauffée,
 Car ses poulmons sa voix ont estouffée,
 Qui plains de flamme estoient comme soufflez
 Des fieres mains des Cyclopes enflez.

Ceste nouvelle à ses Amis venue
 Chassa l'ombrage & dissipa la nue
 De leurs esprits: & contant ses beaux faits
 Veirent sa face, & receurent sa paix.

IESVS adonc qui veut bien qu'on le voye
 Souffle sur eux, sa grace leur enuoye,
 Ouvre leur sens: l'Incredule à boutté
 Ses doits aux coups des mains & du costé:
 Quand à Cephaz le braue il recommande
 Son cher troupeau, & trois fois luy demande
 S'il l'ayme bien, luy faisant ce beau don
 De ses agneaux, & des clefs du pardon:
 Mais à l'Apostre aymé par excellence
 Vn peu plus haut il s'esleue & se lance,
 Car lors ouurant les coffres du tresor
 Il desploya ceste eloquence d'or,
 Ou le diuin Platon ny Pythagore,
 Ny leur esprit n'auoient atteint encore,
 Ny ces Heros que le siecle doré

A comme Dieux autrésfois adoré.

Il luy parla d'une Philosophie
 Qui change l'homme, & qui le desfie,
 Le rend heureux, & le fait habiter
 Au Sainct Palais d'un plus grand Jupiter.
 Et tant de traits de doctrines profonde
 Qu'on ne pourroit rediger, quand le Monde
 Et tous les coins de ce bas vniuers
 Serôient autant de volumes diuers.

Or triomphant apres ceste victoire
 Dedans vn char de nuage & de gloire,
 En s'esleuant peu a peu de leurs yeux,
 Visiblement il monta dans les cieux.

Adonc on vit ceste bande escartée
 Comme vn esclair diuersement portée
 De l'Idumée, aux estranges cités
 Des coins diuers de la terre habités:
 Courir aux morts, embrasser les supplices,
 Dedans leurs sang establir leurs delices:
 Et plains d'audace à la face des Roys
 Prescher le CHRIST, sa doctrine & sa voix:
 Mais l'exellente & la chaste MARIE
 Loing de Solyme, & loing de Samarie,
 Avec Lazare, & Marthe, & Maximin

Se vit reduicte à fort triste chemin,
 Dans vne nef vieille nue & cassée,
 De toutes pars ouuerte & fracassée,
 Sans ayde aucun, & sans pouuoir ramer,
 Au bon plaisir des vents, & de la mer.
 Quant son Amant qui sur la poupe veille
 La fit surgir au phare de Marseille,
 L'un des Geans qui braue & sourcilleux
 Faict tenir coy l'Espagnol orgueilleux.
 La desployant sa langue & ses oracles,
 En peu de temps elle fit des miracles,
 Gaigna ce peuple, & luy donnant sa paix,
 Tire & va droit à l'antique mur d'Aix
 En bains fameux, ou maintenant Astrée
 Sous ce grand V AIR de vis pourpre accoustree,
 Sur le Lys d'or, & le Throsne Royal
 Tient la Balance, & rend vn poix loyal.
 La ne vaquant qu'à pleurs & saintes veilles:
 Elle fit luyre vn traitt de ses merueilles:
 Et Maximin simple d'ame & d'habits
 Fut retenu pour garder les brebis.

Mais ia du monde, & du viure lassée,
 De son Amant eut l'estomac blessée,
 Quittant Cités, quitta Marthe sa sœur,

Pour suyre vn train plus tranquille & plus seur,
 Au ciel benin du cœur de la Prouence,
 Vn grand rocher affreusement s'aduance,
 Qui s'esleuant d'un front audacieux
 Perce la nue, & voyfine les cieux.

Ce grand Colosse estrange en sa machine,
 Tourne sa bosse, & sa grand lourde eschine:
 Sa vaste espaulle en descente pliant
 Verte & moussue à l'Austre & l'Oreant:
 Et d'une corne esleuée en sa cyme
 Droit à son front contemple vn grand abisme
 Celebre en Pins, desdaignant Apollon,
 Et les fruiets d'or d'Ieres, & de Tholon.

L'œil gauche voit la grand mer Phocienne,
 Et de Cesar la fabrique ancienne,
 L'autre le Rosne enfermant de son cours
 Auignon l'Alme, & ses Papalles tours:
 Mais son nombril compose vn petit antre,
 Ou seulement vne fois Phæbus entre
 Vers le Solstice, à costé regardant
 Froid & venteux Borée & l'Occident.

La sans tarder ceste amante loyalle
 Court pour bastir sa demeure royalle:
 Brusle d'amour, & sans point de relais

A Magdelon change ce froid palais:
 Souffle d'enhan & pas à pas s'approche
 Du costé droit de ceste humide roche
 Pour reposer son beau corps trauaillé
 Dessus vn liét que l'art n'auoit taillé:
 La s'estendant de cent perles brodee,
 Sur sa main droite elle tumble accoudee.
 La veut sa vie & ses vœux confiner,
 Pour sa sainte ame en ses pleurs r'affiner.
 Les rameaux d'or, & les espesses branches
 De son long poil enuironnant ses hanches,
 Dont elle faict vn mouchoir precieux
 Pour essuyer son visage & ses yeux.
 C'est ce mesme or, ce sont ces filets mesmes
 Ou tant d'Amans pendoient transis & blesmes:
 C'est ce mesme or qui par haute faueur
 Fut le mouchoir des saintes pieds du Sauueur.
 La sans relasche & sans aucune trefue
 Sa belle bouche & sa langue elle abreue
 Des douces pleurs qu'elle va ressuffant
 De ce nectar & ce miel se paissant.

La chasque iour hors de soy transportée,
 Sept fois le iour par les anges portée
 Elle goustoit les airs melodieux

De ces amours, & de ces petits Dieux.
 La loing du monde, & des chasteaux superbes,
 N'ayant veu que d'angeliques herbes
 Durant le cours de six lustres parfaits
 Elle acheua sa carriere & sa paix,
 Et fut son ame enleuee des Anges
 Avec des chants d'hymnes & de louanges,
 Loing de sa grotte, & du bas Element,
 Au throsne d'or de son Royal Amant.
 Dedans sa Baume affreusement hautaine
 De tous ses pleurs laissant une fontaine
 De pur cristal, & de glas au toucher,
 Qu'on voit encor au creux de ce Rocher.

Flore eut ses pleurs, & l'Aurore ses larmes,
 Echo sa voix, l'amour chaste ses armes,
 L'air ses souspirs, le Rocher ses desbors,
 Le Ciel à l'ame & Prouence le corps.

Fin des Perles ou Larmes de la
 Sainte Magdeleine.

41
S O N N E T.

Quand cest œil m'eust blessé, toute grosse d'allarmes
Noyant de pleurs ma face au creux de ce Rocher,
Je vins choisir mon temple, & m'y vins sejourner
Pour distiler ma vie en fontaines de larmes.

Le fs de mon poil d'or ma deffence & mes armes
Cōtre vn glas qui venoit iusques aux os me toucher,
Iamais pas de mortel ne me vint approcher,
Tāt ie fus loing de bruit du mōde & de ses charmes.

Mon rocher & mes yeux tousiours larmes pleuuoient:
Sept fois le iour au ciel les Anges m'esleuoient
Puis fondoient dans ma couche en opale seconde.

Six lustres accomplis ie me peus de ce miel,
Et le doux souuenir rendit ma grotte vn ciel
D'auoir laué les pieds qui lauerent le monde.



LES LARMES DE LA SAINCTE
VIERGE.

Stabat Mater, &c.



'Etoit quand les Hebreux & les Ro-
mains gendarmes
Eurent pris & pendu le plus iuste des
Roys,

Que l'innocente Mere à l'entour de la Croix
Mesloit au iuste sang ses innocentes larmes.

Cuius animam, &c.

En ces fleuves diuers ces tristes funeraillies,
Ou fut tout ce grād Tout teint de pleurs & de sang,
Le glaive de tristesse ouuroit à iour son flanc,
Et persa de cent coups son ame & ses entrailles.

O quam tristis, &c.

O qu'elle fut picquante ! ô qu'elle fut amere
Ceste couche ou l'Agneau sa peau blanche estendit.
Qu'il fut dur & poignant le grand dueil qui fendit
D'un enfant si paisible vne si douce Mere.

Quæ moerebat, &c.

Elle trembloit plaignant, puis desbodoit deux veines

Qui sous ses pieds sacrez brusloit l'herbe & les fleurs,
Et n'arrestoit non-plus la source de ses pleurs
Que son fils arrestoit la course de ses peines.

Quis est homo, &c.

Quel Scithe en cruauté si largement abonde,
Qui voyant son Dieu mort, ne commence à trébler,
Et ne courre amolly deux torrens assembler
Aux torrens de la Mere, & du Sauueur du monde.

Quis posset, &c.

Qui pourra de pitié ne laisser vn exemple?
Qui saura donner trefue à ses iustes ennuis
S'il voit le fils descendre aux eternelles nuités,
Et sent la triste Mere en pleurs qui le contemple.

Pro peccatis, &c.

Pour l'orgueilleuse faim, & pour l'antique faute
De nos peres premiers, ell'a veu de ses yeux
Souffletter, déchirer son enfant precieux,
Et clouer pieds & mains au tronc d'une Croix haute.

Vidit suum, &c.

Ell'a veu ce cher fils (ô cruel vitupere!)
Fils qui passe en douceur le Nectar & le miel
Abreuer de vinaigre, & de suye, & de fiel,
Et rendre son esprit dans les mains de son Pere.

Eia Mater, &c.

*Vne source d'amour, Mere innocente & pure,
A qui l'ombre du dueil n'a sceu la grace oster,
Fay moy si viuement ton angoisse goustier,
Que ie la pleure autant comme ton cœur l'endure.*

Fac vt ardeat, &c.

*Fay q' mō cœur deuïene & de flāme & de braize
Al' amour de ton fils mon Sauueur & mon Christ,
Que ie porte son nom sur ma poitrine escrit,
Et sa voix dans mon ame affin que ie luy plaise.*

Sancta Mater, &c.

*Acheue, Sainte Mere, accomply cest ouurage,
Que ie soy de ce Fils si doucement ialoux,
Qu'ayans emprins au cœur sa couronne & ses cloux,
Sa honte soit ma gloire, & mon los son outrage.*

Tui nati, &c.

*De ce fils innocent dans l'entraille innocente,
Pour lauer ma souilleure à tant de sang espars,
Diuisé les tourmens en deux esgales parts,
Affin qu'esgallement vne part i'en ressent.*

Fac me Cruce, &c.

*Fay q' vrayment ie plaigne, & q' vrayment ie pleure
Auec ce iuste fils iniustement pendu,
Et qu'en regrets si saints mon temps soit despendu,
Iusqu'à tant que la mort de mes iours couppe l'heure.*

Iuxta Crucem, &c.

*Veuille qu'avec ses yeux mes prunelles demeurent
Sur ce tronc precieux, ou repose mon bien:
Aussi Mere d'amour ie ne desire rien,
Sinon qu'avec les tiens tous mes delices meurent.*

Virgo Virginum, &c.

*Vierge pure & sans par des vienges la plus belle,
Sois douce & favorable au doux bruit de mes vœux,
Et ne t'eslongne pas à ce coup que ie veux,
Armé de saintes pleurs me ioindre à sa querelle.*

Fac vt portem, &c.

*Fay Vierge s'il te plaist, sans que point tu dilayes
Que mon cœur soit tousiours de son cordage seint
Que ie porte sa Croix & que d'un zele ceint
Iour & nuict i'estudie au liure de ses playes.*

Fac me plagis, &c.

*Fay moy sentir ces cloux & ces pointes, encores,
Fay que le iuste sang d'un si iuste vainqueur
M'arrouse, me nettoye, & m'enpure le cœur,
Si tu l'aymes enfant, ou si Dieu tu l'adore.*

Inflammatu, &c.

*Ainsi bruslant ardent, par faueurs si cogneues,
Soy Vierge ma deffence au iour couuert d'effroy,
Auquel il doit paroistre Homme, Dieu, Iuge & Roy,
Tout plain de Maïesté porté dedans les nues.*

Fac me Cruce, &c.

Fay que la Croix me serue & de Nort & de riue,
Fay que la mort de Christ soit mon mur & mon fort
Si sur moy l'ennemy veut tourner son effort,
Fay belle que ta gace en ma faueur arriue.

Quando corpus, &c.

Et quand de ce mien corps la mort aura victoire,
Pour payer de la terre & des vers le tribut,
Sois Estaille à ce point, mon estaille & mon but.
Pour estoiller mon ame en l'éternelle gloire.

Fin.

SONNET A LA CROIX.

Je vous voy tout sanglant Sauueur Crucifié,
Sur une haute couche en voz membres doree:
O sable precieuse au ciel mesme adoree,
On dort l'Agneau de paix pasle & sacrifié.

Sang rare & precieux qui rend purifié
L'Orient, l'Occident, l'Austre & le Boree,
Ayant de ce grand feu la flamme enaporee,
Qui a ressuré l'homme, & l'a deifié.

O Croix des enfers la terreur & la crainte,
Que chascun doit auoir aux entrailles emprainte:
O cloux, mais diemens de rubis precieux:

Vous portez tout le monde en voz estroites cymes:
Vous persez les deux pieds qui persent les abismes
Vous ouurez les deux mains qui nous ouurent les cieux.



LE PORTRAIT OV IMAGE
DV SAVVEVR.

Imitation de l'Epistre de Publius Lentulus.

Soleil dont les rayons sont autant de flam-
beaux,

Qui guidēt icy bas le cours de mō voyage:
Qui plus sont cōtemplez, & plus se treuuent beaux,
Plus sont proches de nous, & plus fōt de nuage.

Donnez moy à ce coup vn celeste rayon
Qui conduise ma plume au traict de voz louanges,
Pour tirer ceste image & ce diuin crayon
Qui nourrit de son air les hommes & les Anges.

Tant de peintres sacrez, tant de chastes esprits
Dont cest aage reuere & les os & la cendre,
L'ayant à tant de gens durant leur siecle appris,
Nous ont fait la leçon que nous deuons apprendre.

Comme vn chant doux & bon qu'une main va
roulant

Sur une douce lire à sa bonde pareille:
Plus il est recherché plus il est excellent:

Plus il est esconté & plus rault l'oreille

Ainsi le traitt diuin d'un visage parfait,
Ou l'œil bien delicat medite vn bel exemple:

Plus accroist le desir, plus se treuve bien faict,
Et plus se treuve beau, plus de pres se contemple.

Soleil de qui les poils rayons de verité
Font de leur cresppe d'or toutes flammes esteindre,
Guide & conduit ma main par ceste obscurité,
Et permets s'il te plaist qu'elle te puisse peindre

Ces beaux & diuins poils le ciel mesmes à reins
D'escorce & de couleur d'auelaine vn peu meure:
Ils sont iusqu'à l'oreille esgallement chasteins,
Ou mesme l'or plus beau, tousiours paste demeure.

Ceux qui tombans plus bas a flots crespes & lōgs
Dessus sa sainte espaule, ont la couleur de cire,
Ils se monstrent espars, si luysans & si blonds,
Que la mesme lumiere esprise les desire.

Sur le milieu du chef & du front net & par
Se partit vn sentier qui leur grace recalme,
Comm'on voit vn ruisseau de cristal & d'azur
Entre deux rangs plantes de cypres & de palmie.

Le front large & serain, & sens ride & sans plus,
Qui n'aparoist ny creux, ny tache ny pointure,
Surpassant la blancheur de la neige & du lys,

Et toute

Et toute la beauté de la mesme nature.

*Les yeux sont deux soleils esclarrés & bien clers,
Où comm' amours petits les Anges tousiours volent,
D'où sortent doux & beaux les celestes esclairs
Qui gardent les errans & les tristes consolent.*

*Le nez est si bien faict, & si bien composé,
Que l'enuie y demeure & confuse & sans blasme,
Sous le milieu des yeux bien droittement posé
Ou tousiours les Fauons soufflent l'ambre & le basme.*

*La bouche ne se peut ny peindre ny former,
L'œillet n'imite pas la beauté qui l'anue:
Bouche qui scait au rien tout vn monde enfermer,
Et d'un peu de limon faire vne image viue.*

*Arcs non pas deux rubis, mais le mesme Oriant,
Qui faictes l'ouuerture aux Prophetes oracles,
Atant de beaux effects voz vertus vont marcant,
Le pinceau qui vous peint fait-il pas des miracles.*

*La barbe & les cheueux sont d'un mesme tresor,
Non trop vuide, ou sans poil, non trop large, ou
trop drue:*

*Sur les extremitez se frisent en nœuds d'or,
Et du menton en bas en deux pointes fendue.*

*Le visage est si doux, & si plain de beauté,
Que l'humaine beauté ny peut iamais atteindre:*

Si plein de reuerence & plain de royauté,
 Qu'un chascun est induit à l'aymer & le craindre.
 La grace de son teint agreable & naif
 De vermeil & de blanc est au ciel temperée:
 Car il est composé de laiët, & de sang vis,
 Pour faire vne couleur parfaicte & modérée.
 Son corps est si bien faiët qu'on ny remarque endron
 Ou mesme du compas ne soit fausse la preuue,
 Si viste, si formé, si parfaict & si droit,
 Que toute autre mesure imparfaicte s'y treuue.
 Les bras sont tous parfaits, & parfaicte les mains
 Qui pendent à leurs doits la machine du monde:
 Et ces pieds tous sacrez sont encor plus qu'humains,
 Qui marchent sur l'enfer, & cheminent sur l'onde.
 L'ame diuine & close en cest aymable corps,
 Qui faiët ouurir le lymbe, & ses celestes cymes,
 Par vn souffle diuin rescuscite les morts,
 Et se faiët faire iour au plus creux des abysmes.
 Bref ce corps est si beau, & cest esprit si saint,
 Si beau, si doux cest air, & ceste viue image,
 Ce poil, ce front, cest œil, ceste bouche & ce teint,
 Que les amours du ciel tousiours luy font hommage.
 Mon Sauueur & mō Roy, l'Amour de tous amours,
 Qui benin desillez mon erreur & mon somme:

Qui pour me restaurer auez coupé voz jours,
Et pour me faire vn Dieu vous estes fait vn homme.
Touchez si bien mō cœur du trait d'or de voz yeux,
Que tout autre desir me soit vn long supplice,
Affin que vous aymant & m'esleuant aux cieux,
Vous soyez à iamais maioye & mon delié.

FIN.

A MADAME LA CONTESSE DE
CARCES.

Sices Nymphes & ces karites
Seurs d'un Apolon gracieux,
Ces Perles, ces fleurs Marguerites
Estoient dignes de voz merites,
Ou bien seulement de voz yeux,
Elles seroient dignes des cieux,
Ou bien dans vn temple esrittes
D'azur, d'Acre, & d'or precieux.

CLAROS CLARA DECENT.

AVTHORIS DISTICHON.

Nomine conuerso fas est si credere fasum

NOS SAGRA MYSA ARDET flamma nec ista nocet.